

* * *

La porte de la cellule s'est refermée, me voilà seule. Je cherche avidement un objet de couleur, un peu de désordre pour me donner du nerf. Mais tout est inexorablement propre et gris. Hélas, je ne constate que trop vite cette impeccable rigueur. Je m'assieds sur la planche en bois blanc lessivé qui fait office de chaise.

La couche, un grabat en fer, est insuffisamment relevée.

J'essaie d'épier par le petit judas, mais il est occulté de l'extérieur. Je fixe du regard un minuscule trou noir, un néant, le fixe encore et encore et pense: avec le temps je forcerai ce néant noir à prendre vie. Un petit monde en sortira, toujours plus sûr, plus clair, un petit judas noir, paré de rubans et de couleurs, qui deviendra panorama. Je me paierai du bon temps devant ce judas, je me reposerai, récupérerai. Je m'imagine un monde devant ce judas: ça peut se faire. Je quitterai peut-être cet endroit à peu près saine d'âme et de corps; mais ce judas ne devra jamais perdre son pouvoir d'attraction. Est-ce lui qui m'hypnotise ou moi qui l'hypnotise? Les choses mortes ont des yeux, qui sont peut-être plus fidèles et miséricordieux que les yeux des vivantes.

Je colle ma bouche sur ce petit renflement. L'anneau de fer est frais. Le verre, si lisse et froid! Mes lèvres effleurent le verre noir qui se tient coi.

Et je parle, chuchote, car personne ne doit nous entendre :

« Reste-moi fidèle. Tu ne me décevras pas. Sois coulant sous mon regard. Épouse ma volonté. Sois miséricordieux et laisse-toi séduire, jusqu'à ce que je te domine. Reflète toujours l'image que mon âme rêve de voir. J'ai besoin de ton écho. Répète, longuement : je t'aime... Tout bas... tout bas... je t'aime... »

Quelque chose a parlé ? Ai-je parlé ? Oh mon Dieu, réfrène ma « nature » ; sans quoi je me déchaîne. Si je me tiens tranquille dans cette cage, je me serai rendue infidèle à moi-même. C'est le pire du pire. Je ne dois pas me radoucir. Je ne dois pas me voiler la face, voiler ma face. Je ne dois pas me mentir. Tomber dans l'indolence. Je ne dois pas dire : ça passera. Je ne peux pas me persuader que cette prison était un cadeau de Noël. Si je commence à me leurrer, si je passe maîtresse dans l'art de la fabulation, la réclusion deviendra paradis. Ne pourrais-je en venir, avec quelque talent, à tuer des gens à force d'ennui ? Meurtre sadique par divertissement ? Car je suis, deviendrai alors, imprévisible en tout. Je me tiens devant un judas noir – depuis combien de temps ? Ai-je entendu déjà sonner l'heure ? Cinq fois peut-être ? Cinq coups à la suite ?

Je consulte ma mémoire. J'appuie ma tête contre la porte en fer. Si je ne me trompe, cinq heures ont sonné. Il y a un moment déjà. Quel bruit à mon oreille ? Bang – bang – bang – bang – bang. Rapide, strident et dur. Je me rappelle très bien maintenant quel bruit c'était. Les sons vibrent encore en moi.

J'ai enregistré ce jour comme un objectif. Je restitue chaque son comme un honnête disque de phonographe. Je suis sensible à la lumière et aux ombres, et me plais aux couleurs. J'ai une solide mémoire. Mon Dieu, fais que je ne la perde pas. Tout sauf elle. Fais que je ne dissimule rien, que je ne réinterprète rien ; laisse-moi seulement voir comme mes yeux voient, pas d'image trafiquée.

Je regarde ce judas noir. Il est parfaitement noir, d'une perfection sans cœur. Je ne réussirai pas à ranimer ce qui est mort ; à faire naître, d'un coup de baguette, un monde du néant. Mon pouvoir va s'affaiblir. Je ne pourrai pas voler. Je resterai sur la terre ; je resterai par terre.

Pourras-tu franchir les grilles en fer ? Faire s'écrouler les murs ? Briser les portes chaque fois que tu verras devant toi une porte verrouillée ? Où trouveras-tu la force ?

Et un grand abatement m'envahit. Mon front ruisselle de sueur. Je colle mon visage contre la porte en fer. Ne me quitte pas, raison ! J'ai peur. Peur de m'abandonner à ma fureur naturelle.

Un œil a dû me voir du dehors. Œil du gardien. Œil noir de traître qui me regarde. Fourbe judas. Je me détourne et commence une déambulation monotone. Six pas aller, six pas retour, encore et toujours.

Puis je lis les consignes de conduite, le règlement pour les détenus :

« Aucun prisonnier ne peut se voir refuser le réconfort d'un prêtre de sa confession. »

Je vais m'en servir. Je « crois » quoi, moi ? Je suis

catholique-romaine. Convertie. J'étais agitée, j'ai essayé la religion, une autre. J'ai tenté de me tirer d'affaire. Ne pas se confesser à soi-même, c'est commode. Ça me convenait à l'époque. Je grenouillais. Passons...

Je continue de lire, à la recherche d'autres prérogatives du même genre :

« Le châtiment corporel est interdit dans toutes les prisons allemandes et bavaroises. »

Au moins ils n'iront pas jusque-là. Je me réjouis, environ cinq minutes. Je reprends mes allées-venues.

J'essaie de chanter un air. Je veux le savourer à fond. Je me chante à voix basse :

*Oh jours heureux du temps passé
bénis comme les nuits...*

Impossible d'aller plus loin. Mes sens ne réagissent pas.

J'essaie encore une fois, dans une tonalité plus aigüe et avec plus d'entrain :

*Ma mère m'a mise à la porte
en me laissant un sou en poche
Tout ça pour un jeune matelot*

Je fonds en larmes. Pleure, pleure.

Pourquoi me laisse-t-on toute seule ? Pourvu qu'on ne m'oublie pas. Je n'ai aucun document sur moi, rien pour prouver qui je suis. Et si on confondait mes papiers avec ceux d'une autre ? Si on

me retenait ici toute ma vie? Pourquoi ne me donne-t-on rien à faire? Va-t-on me permettre de travailler? Ce serait une distraction. Je dirai: je sais tout faire. Je pige tout, n'importe quel travail.

Je lis les inscriptions au mur:

«Seul qui connaît la nostalgie sait ce que je souffre.»

J'appuie sur le bouton électrique à côté de la porte. Dehors, une cloche automatique retentit. J'entends des pas. La sonnerie s'arrête.

Dans la porte le guichet s'ouvre.

Je vois la tête du gardien:

«Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que vous voulez?»

«Pourrais-je avoir le réconfort d'un prêtre de ma confession? J'appartiens à l'Église catholique romaine.»

«Vous êtes devenue folle?»

Je démens modestement:

«Folle, non. Mais n'avez-vous pas de prêtre? C'est écrit là.»

Je ne dois pas me laisser démonter par son visage outré. Je m'en tiens strictement au texte écrit.

«Excusez-moi, mais, voyez, il y a là tout un choix. Par exemple: il est question d'écrire des lettres. Pour ma part, je préférerais un prêtre. Histoire de m'expliquer, vous comprenez. Je veux me confesser.»

«Vous croyez que vous n'avez qu'à passer commande pour qu'on vienne vous servir? Ce n'est pas un hôtel ici. Vous venez d'arriver. Pourquoi

avez-vous besoin d'un prêtre?»

«J'ai quelque chose à confesser. Je m'en suis souvenue en arrivant ici. Si j'y avais pensé plus tôt, je me serais déjà confessée. Il faut que je vous dise: je ne suis pas entrée ici innocente.»

«Ça vous n'aviez pas besoin de me le dire. Je le sais déjà.»

«Oui, mais pas tout. Pardonnez-moi, mais vous ne vous pouvez pas le savoir. Je me permets d'attirer votre attention» – je m'avance tout près de l'ouverture et le regarde droit dans les yeux – «j'ai quelque chose à confesser. Vous seriez tout étonné de l'entendre. Croyez-moi. Je n'ai pas besoin d'un manuel de confession. Tout me revient. Je n'ai pas besoin de chercher mes péchés: mon péché se voit comme le nez au milieu de la figure, car tout n'est que péché. Je suis coupable. Moi seule suis coupable. D'une infinité de choses. Peut-être de tout. Mon confesseur m'a dit que les péchés par omission étaient les plus difficiles à pardonner. Je crois qu'il n'y a que des péchés par omission.»

J'ai tenu mon gardien un instant en haleine. Il ne m'a pas refermé le guichet au nez. Mais il a pris un air vaguement embarrassé et il a dit:

«J'ai pas le temps pour la sérénade. La cloche, c'est seulement quand il y a danger de mort.»
